

Xavier CATHERINE

Le monde moins un



A ma fille, Sarah

A mon père, à ma mère

*A Marco, l'ami grâce auquel j'ai deux
mémoires*

A Jean-Marc et Christophe, pour leur constance

1

La toute première fois que l'idée a fait mieux que de l'effleurer, mais lui a nettement soufflé son conseil tel un bon ange, perché sur son épaule, c'était à la sortie du tribunal. Il se tenait là planté sur le parvis, contourné par les pas affairés et aussi écrasé que le mouchetis des mégots à terre. Il regardait un peu partout et avait pleinement conscience de n'être absolument pas regardé. Ce parvis avait l'air d'être le socle d'un jour indécis de couleur, de température, mou et pollué. Il portait un imperméable dans le ton, sinistre au possible, n'avait pas décroché cinq mots devant le juge, ressemblait à un petit tas de linge sale qui n'allait pas faire la moindre vague et c'était curieux, vraiment, de sentir à ce point dans tout ce morne la force du murmure de l'ange.

La robe de l'avocate a fait mouvement pour le rejoindre ; un sémillant flottement d'aile noire venant du hall qu'il avait quitté tout à l'heure, pour prendre l'air et fumer, surtout pour fumer. Sa consommation de cigarettes allait logiquement augmenter. Dans la restriction générale, ça, ça allait méchamment croître.

– Ça s'est bien passé, je crois.

Il opine seulement. Il aurait pu la gifler pour lui avoir dit pareille absurdité, parce qu'accessoirement il vient de se faire laminer. Le juge était une femme, sa femme à lui avait la cruauté des divorcées sûres de leur fait, l'avocate, commune par économie, l'avait apparemment compté, lui aussi, dans les économies. Les femmes ne sont pas souvent d'accord entre elles – sourires de surface et course aux armements – mais quand elles le sont un homme n'a pas un fifrelin de chance. Cependant c'est accessoire, et il opine. A cette heure il semble bien à même de se foutre de tout, sauf de sa fille de onze ans qu'il n'aura qu'un week-end sur deux, qu'une portion de vacances. C'est la grande douleur dans tout ça, mais cette douleur est comme une montagne dont le surplomb le décourage, le laisse en bas, incapable de la gravir. La complicité œdipienne qu'en bon papa il avait connue avec elle a déjà commencé de refluer dans les limbes de sa mythologie intime, enfouie sous un nouveau purgatoire.

Alors de tout il se fout, sauf de cette idée angélique qui lui étreint les méninges à la façon dont une unique main amicale soutiendrait sa piètre Bérézina. Il doit se concentrer pour saisir les derniers mots de l'avocate, faire semblant du moins. Rien que pour avoir la paix au plus tôt. Elle n'était pas mal, mais il ne le remarque que pour s'échapper au plus tôt aussi de toute espèce de vue sexuelle ; il lui trouve une peau farineuse comme une mauvaise pomme, des lèvres plates, les cheveux gras. Il en connaît un rayon sur les cheveux gras ; il a entamé depuis un bon moment une période de négligence de soi bien partie pour donner l'exemple. La robe noire lui tourne le dos dans un froissement de scribe pressé. Disparition de

l'avocate. Apparition sur le parvis qui houle un peu sous ses pieds, non d'ivresse, mais de soif, de sa désormais ex-femme. Elle le regarde comme une corvée. Comme elle reste à ne pas bouger il fait l'effort invraisemblable d'aller vers elle, en se débrouillant pour se faire bousculer deux fois en chemin.

– Je croyais que tout était dit, comme on dit...

– Il reste la question de ton déménagement.

– Ah oui, le déménagement.

– Tu en es où ? Tu as trouvé un appartement ou non ?

– J'ai... j'ai mis une agence sur le coup.

– Et alors ?

– Oh, c'est pour bientôt je crois.

– Écoute, je vais rejoindre Clo chez ma mère ce soir. On reste là-bas une semaine. Ce serait bien que tu sois parti à notre retour.

– Ce serait bien, évidemment.

– Bon. Tu rentres à l'appartement ?

– Pas tout de suite.

– Alors au revoir.

– Oui.

Voilà. Fin d'une époque. Il la regarde s'éloigner avec une indifférence qu'il doit bien s'avouer. Il est prêt à parier qu'elle marche plus vivement – avec une sorte de gourmandise – qu'elle ne le ferait, qu'elle ne l'avait fait depuis une éternité à ses côtés. Pour lui faire plaisir. Il voulait bien admettre aussi qu'il était bougrement en retard ; d'habitude on se sépare avant de divorcer. C'était peut être la seule petite originalité de cette si banale débandade, sa lenteur à vider les

lieux. Il y errait telle une ombre, plutôt d'ailleurs comme une de ces crasses incrustées qu'aucun nettoyage n'arrive tout à fait à enlever, recueillant leurs rares paroles encore échangées au gré d'horaires heureusement décalés à la façon d'un sourd qui lit sur les lèvres. Ce n'était sûrement pas pour s'accrocher. Leur ménage était comme la campagne de Tchernobyl ; les choses étaient là, debout et autonomes, en forêt, mais on ne pouvait simplement plus y vivre. Il ne l'avait pas trompée, elle non plus. Ce n'était pas une rupture à prétextes, c'était une rupture de guerre lasse.

Il ne s'accrochait pas, non. Parmi les révélations du jour il y avait même une forme de soulagement, nullement joyeux, ni énergique, davantage du genre de celui qu'on peut avoir non à échapper à un mal, mais à s'y faire assez bien. Son soulagement à elle devait être autrement plus vif, et somme toute s'il devait retenir un soupçon de bonheur dans tout ça, il concèderait celui-là.

Mais il est occupé par cette idée qui s'échafaude en un temps record, comme font parfois certaines idées dont on pourrait faire tout un livre en s'y mettant tout de suite, qui ressemblent à des petites galaxies clés en main, données avec leur système complet. Son esprit est tout surpris d'être soudain si bien rempli ; il avait pris l'habitude de l'hébétude.

Il a eu la décence, plutôt la gentillesse disons (il se considérait volontiers de la race des indécents gentils, race qui s'éteint en chacun de ses représentants) de laisser sa femme récupérer tranquillement son nom de jeune fille, en ne rentrant qu'en soirée. C'était bien de sa part, parce qu'il aurait très bien pu remettre son ombre entre les meubles pendant qu'elle faisait sa

valise diplomatique. Il n'était pas sans colère après tout, il possédait même une masse de colère, mais elle était nostalgique comme une force de frappe obsolète. Il aurait pu, sans pour autant cesser d'effeuiller son idée sous cette croûte ruminante. Au lieu de quoi il avait généreusement passé l'après midi d'un café à l'autre. Il avait pris sa journée ; on ne divorce pas tous les jours. Youpi.

Contre la porte du foyer qui ne l'est plus, il a collé la feuille de sa tête de choux s'assurant du silence avec une prudence d'ivrogne. Est-ce qu'il allait quand même garder les clés, au fait ? Cette question n'avait pas été abordée. Il va s'affaler dans le canapé après avoir goûté l'ombre du couloir qui menait aux chambres, à la salle de bains, pleine d'échos de désertion, de l'air lourd déplacé par le sac de voyage méticuleux. Il pouvait y sentir comme un avertissement l'imminence de celui qu'il devrait faire, mais le sien serait incomparablement plus définitif, rien à voir en vérité, et puis une chose à la fois ; il prend une grande inspiration de l'air clos sur lui-même et essaie de mesurer d'un coup cette perspective de semaine solitaire, la teneur de l'adieu au lieu.

Sans l'idée miraculeuse qui le tirait comme une bête embourbée il aurait tout de suite cédé à la fatigue, une fatigue de plomb qui vous tombe dessus dans des cas pareils. Il sort de ses poches des bouts de papier où il a essayé d'écrire les choses, de leur donner une pré-réalité, penché dans ses encoignures de café. Il digère foutrement mal l'omelette qu'il a prise au déjeuner – les omelettes des brasseries parisiennes sont d'un rance inimitable – et les deux cognacs pris par-dessus lui laissent comme une

poussière dans le gosier. Se sert donc un whisky thérapeutique, revient à ses petits papiers. Tout compte fait, ça a bien l'air faisable. Et c'est la meilleure nouvelle qu'il ait eue depuis des lustres. Reste à trouver l'endroit. Tout dépend du lieu, finalement. C'est parce qu'il était une espèce de Tsigane déporté dans cet appartement qu'il s'en laissait si facilement exclure. Ce n'était plus chez lui depuis longtemps ; il s'était trouvé mis en périphérie du foyer comme un bidonville à lui tout seul. Là où il était, l'affection de sa fille ressemblait à une banque alimentaire et l'activisme de sa femme à celui d'une police. Les êtres sont inconsolables et discordent s'ils n'ont pas un lieu qui leur coïncide.

Il ne fallait plus se tromper d'endroit. C'était une idée qui avait besoin d'un pays. Elle n'avait aucune chance sans un pays. Mais il se secouait le cerveau comme une salade pour le débarrasser de toute illusion, de toute espèce de mythe. Il écartait les déserts romantiques, les soit-disant oasis, les îles, les frontières plus compliquées que favorables. Il voulait réussir. C'était sûrement la dernière chose qu'il pourrait jamais réussir. Pour le moment pourtant la recherche d'une carte lui semble soudain une tâche insurmontable.

Ses yeux se sont mis à errer le long des murs comme des bouées qui ont rompu leurs amarres. Son existence lui apparaît là dans un espace extraordinairement concis. Il peut en seulement pivotant sa caboche sur son cou la détailler en sauts de puce de bibelots en photos, de traces de manies en souvenirs parsemés d'autrui. Un peu comme lors d'un deuil le vibrato laissé par le disparu chante en sourdine la brièveté de la vie. Mais comme parfois

dans ce cas, il trouva là un point de départ vers antan qui ne tenait pas dans cet espace. Qui l'y rendait effectivement étranger, enraciné ailleurs. Il peut égrener une sorte de jugement identitaire : il s'appelle Paul Fisca, il a quarante quatre ans, il est fonctionnaire comme il serait n'importe quoi d'autre, non, d'ailleurs, il vaudrait mieux qu'il fasse n'importe quoi d'autre. Il était chef de bureau et ce titre sonnait comme celui d'une médiocrité suprême. Il n'a rien réussi de particulier, pas même sa fille qui, pour l'essentiel, va certainement se réussir toute seule.

Cependant ce nom, pour commencer, *Fisca*. Il lui retrouve du chien, du fouet. C'est un nom qui a comme un ton de spadassin de la Renaissance. Et ce simple *Paul* qui lui est à la colle lui donne un je ne sais quoi de délié, de souple, d'élégant. Il a été prometteur, ce nom. Il rythmait de fameux rêves. Il a eu son succès par exemple dans le microcosme universitaire, aux chères études et aux veillées de la belle vie. Elève plutôt brillant, dans le genre dilettante. Les filles d'alors qui tenaient son nom entre leurs mains avaient toutes la suavité, et lui donnaient l'aisance d'un bain de minuit. Il avait tellement de temps devant lui, alors. Qu'est-ce qui s'était passé nom de Dieu ? Comment se faisait-il qu'il soit là, dans ce faux chez lui ? Le mariage ? Est-ce qu'on peut vraiment tout mettre sur le dos du mariage ? Eh bien c'est fini, ça, au moins. Redis-le toi une bonne fois : c'est fini. Lui aussi en un sens récupérait son nom.

Depuis un moment ses yeux parcourent les tranches de ses livres. Ils s'appuient littéralement dessus, parce qu'il a le sentiment que c'est la seule chose qui lui appartienne, qui lui revienne. Il ne s'est

jamais trompé sur un livre. Il n'en a lu que de beaux. Sa seule œuvre était celle d'un lecteur. Avec cette lucidité que donne un bon single malt, Paul se dit soudain, dans une sorte de rancœur d'intelligence, que vraisemblablement la littérature sert à se sentir moins con dans un monde absurde, à sauver quelques neurones dans un flot de trépanés. Il conclut même que sans la littérature, il ne l'aurait peut être jamais entendue, l'idée.

Il a allumé la télé et zappé jusqu'à avoir fait toutes les chaînes – dix secondes sur chaque – comme pour se confirmer faute d'interlocuteur qu'il était du bon côté, du seul côté possible. C'était un peu facile, d'accord, parce que la nullité, la laideur diffusées était si prévisibles, constantes. Sauf une des chaînes, admettons. Mais le pauvre devenir tropical d'une bande de bonobos ajoutés aux espèces à l'agonie ne le fit pas compatir plus longtemps que les dix secondes martelées par son pouce. Il y avait belle lurette que lui-même était une sorte de bonobo, mais il n'avait pas d'espèce à sauver.

Paul s'en est grillée une sur le balcon, comme il le faisait chaque soir depuis tant d'années. Cette cigarette-là avait toutefois un goût particulier ; il y avait une éternité que la nicotine n'avait précédé quelque chose qu'il eût à faire. Quelque chose qui pût changer un tant soit peu sa vie. Il est retourné devant ses livres, a décidé de n'emporter que des volumes en papier bible, et pas plus de six. Il fallait choisir soigneusement ; Paul se servit un autre verre et des cacahuètes salées pour le dîner. Paul Fisca, quarante-quatre ans, en finissait avec le monde.

2

Le lendemain est un samedi et il y a un bail que pour Paul, ça ne signifie guère qu'un seuil d'ennui, celui des week-ends. Le temps y respirait, ou plutôt tout le monde se persuadait d'y respirer tandis qu'il demeurait sempiternellement au dehors de cette bouffée de monde cherchant sa distraction. S'imaginaient tous débranchés, réconciliés pour deux jours avec leur vie qui n'avancait ni ne changeait d'un pouce ; ne tiraient même pas sur les fils. Alors que lui, pardon, les fils il était empêtré dedans, les prises arrachées à la force des pensées lui battant entre les jambes aussi inutilement que sa paire de couilles. Jusqu'à présent il était quand même resté empêtré dans ce fatras de liens douteux. Comme un évadé qui reste dans la cour de la taule. A cause de Clo sans doute. Acte de présence pour sa fille qui n'était pas dupe, pourtant, qui savait avec cette prescience qu'ont les enfants que papa aimait d'une façon qu'on ne pouvait pas remuer, un peu comme un arbre vous aimerait.

Elle sortait avec sa mère, elles s'aéraient couraient les films, les parcs, les goûters. Lorsqu'il lui arrivait

de suivre il marchait trop lentement, il ne supportait pas la foule, il montrait parfois à Clo des choses où il pensait un moment lui en apprendre, mais qu'il rendait incompréhensibles. Généralement on finissait par le laisser sur un banc, à une table devant un café terreux, avec sa foutue nicotine, pour l'y reprendre à la fin de la visite, de la ballade, des jeux, comme un petit vieux qu'il était.

Mais ce samedi-là, cette fois-ci en allait autrement ; Paul avait retrouvé l'idée à son réveil baillant, grattant, puceux et puant comme celui d'un chien errant. Elle avait même encore progressé. C'était une sacrée veine disons-le d'être seul pour croire tout son saoul aux prophéties d'un week-end qui devait mettre fin à tous les autres week-ends.

Pour fêter ça, inaugurer cette nouvelle ère, il a agit. Sitôt fumée la première cigarette post-café. L'acte prit la forme d'un coup de fil à l'agence à qui il avait mollement demandé de lui dégoter un deux pièces, car il l'avait effectivement fait. Paul leur a dit d'annuler. Qu'il ne cherchait plus. Ainsi ce qui semblait le premier acte volontaire qu'il ait fait depuis longtemps consistait à en annuler un autre, du genre contraint il est vrai. Ça avait l'air bien petit, comme victoire. Cependant il partait toujours et goûtait en regardant le téléphone comme s'il lui avait rivé son clou toute l'étendue de la décision. Il venait juste de décider que l'hôtel suffirait pour l'instant. Il aimait, même, l'espèce de négation de domicile que ça supposait, comptait un peu aussi que cette mise en rade le pousserait assez à l'appareillage.

Il a choisi assez rapidement les livres, au fait, la veille. Il les regarde maintenant, bien alignés sur la table basse, se disant avec une certaine satisfaction

qu'il était somme toute à même d'aller à l'essentiel. Il y avait Dante, Baudelaire, Pasternak, Stendhal – deux volumes de Stendhal – et Gracq. Bien. Sans regret. Il est plutôt fier, soit-dit en passant. Faut qu'il soit seul pour se la servir, cette pitance de fierté, parce que ceux capables de la comprendre il les compte sur les doigts d'une autre vie, et il se la sert depuis ce revigorant coup de fil, ça fait pas loin d'une heure maintenant ; il est la seule personne qu'il connaisse qui ait lu Dante. Gracq aussi d'ailleurs. Mais Dante, quand même, ça vous pose un esprit. Ça pourrait être une sorte de carte de visite, mieux, un chasse-cons : *je t'emmerde, moi, j'ai lu Dante*. Le problème est que tout le monde s'en contrefout. Le problème est que Dante est inconnu, globalement, massivement. Ça irait peut-être mieux, si c'était le contraire, si tous ces infects ne s'attendaient pas tant à être pardonnés. S'ils connaissaient les cercles.

Paul Fisca ne s'attend sûrement pas au pardon, lui. Et ne le cherche pas. Pour l'heure il s'est mis à la recherche d'une carte. Me direz qu'il s'embête bien pour rien, qu'il aurait plus vite fait de se mettre à l'ordinateur qui trône, là, sur son bureau avec toute sa plate vanité dans le vent. Justement non. Paul ne voulait pas trouver sa carte sur ce machin. Il devait rien qu'en le voyant se retenir de le balancer tout de suite par la fenêtre. Il la voulait sur papier, sa carte, il avait une vive fringale de papier, de vieux, d'antique, il aspirait à tout un tas d'artisanat existentiel. Voulait faire renouer ses phalanges avec d'autres concrets que le pianotement sur ces fichus boutons ou la fouille absconse de ses naseaux. Ça faisait partie de l'idée.

Mais va-t-en trouver une carte, hein, pas facile. Le genre d'objet plus poétique qu'il n'y paraît, qui

conserve une âme de labyrinthe dans ce monde tout tracé et qui quand on en a besoin, à l'évidence, est de ceux qui se cachent. Il descend au garage et cherche dans sa voiture. C'est la place logique d'une carte. Mais boîte à gants, espaces de rangements, dessous de sièges ne sont que foutoir vide de carte. Peut-être dans l'autre voiture, celle de son ex-femme, partie en flèche dans la province maternelle. Ça lui en fait une belle. Il remonte donc en ruminant bien. Bien sûr il pourrait sortir en acheter une dans une station-service. Un aller-retour d'une vingtaine de minutes. Ce n'est pas si simple parce que là, sortir lui fait horreur. Cette carte est pourtant indispensable. Sert à rien de passer à autre chose avant de l'avoir trouvé, le lieu. Il lui faut cette inspiration-là.

Refait le tour de l'appartement. Se pourrait-il qu'il soit si peu à sa place ici que rien, pas un seul bon mouvement des choses ne lui vienne en aide ? Paul s'assoit enfin, allume une cigarette sans prendre la peine d'aller la fumer sur le balcon parce que putain, il n'est plus à ces conciliations, sent venir l'apitoiement comme un relent de bile. Puis l'illumination ; se souvient brusquement, à temps, que sa fille a un atlas, dans sa chambre. Il entre dans la rose alcôve et cherche de l'œil. S'avance sans rien déranger du tendre capharnaüm et même sans bruit, se faisant l'effet d'un voleur, et il y a un petit quelque chose d'atroce là-dedans dont il remet l'explication à plus tard en voyant l'objet sur une étagère, entre Grimm et Martine.

Il a posé l'atlas près des livres, bien content. En a remis l'examen après déjeuner, comme on se réserve un plaisir. Il était deux heures passé et il pouvait affronter le frigo d'un cœur plus léger. Corinne –

Corinne c'était sa femme – n'avait pas poussé la compassion jusqu'à le remplir de bons p'tits plats pour cette semaine de schismes, mais le congélateur était plein. Tournedos à se griller, pommes rissolées, et un premières côtes de Blaye avec ça ; un petit Byzance de banlieue. Allons, tout va aussi bien que possible.

Les planches africaines possédaient un vrai charme littéraire. Paul en convenait volontiers comme un club man engoncé dans son Chesterfield, mais bien incapable d'aller tenter ce diable-là. Les étendues de la vallée du Rift, tiens, avec son bornage sans bornes des monts kenyans. Il s'est laissé un long moment aller dans le brun chaud et savaneux. Serait un petit roi là-bas avec son pécule de déserteur. Chapeau brousse nonchalant jambes étendues sur la terrasse du bungalow du ciel plein les mirettes au crépuscule à siroter le scotch importé. Et là écouter le lion. Imaginons, imaginons... Mais on a dit qu'il écartait les mythes et c'en était un ; les temps n'étaient plus de ceux où on pouvait aller si loin pour n'y rien faire. Paul baissa le menton sur la bedaine qu'il avait chopée depuis quelques temps, en se disant joyeusement qu'elle ne ferait sous la chaleur que l'étendre plus vite. Pourrait la perdre bien sûr, seulement il a une certaine affection pour cette rondeur maltée. En partie parce qu'on lui avait assez reprochée, et aussi parce qu'elle est ferme et douce comme un cul de gros bébé, que ça va bien avec son reniement de tout espèce d'ambition, clef de voûte de sa table rase.

Il y avait aussi le repli irlandais, celui du nord-ouest, nettement plus praticable, non moins infini, non moins céleste, si empli de mer. Là Paul reste

davantage à hésiter je dois dire. Il regarde cette page envoûtante comme on tomberait sur une réminiscence d'idéal. Mais il se rend compte, à regret parcimonieux, que l'Irlande n'est pas non plus l'endroit qu'il lui faut. Il tranche ça en décidant qu'il n'est pas assez bien pour elle, que c'est trop beau pour lui. Paul Fisca d'ailleurs ne cherche pas l'idéal ; il laisse les idéaux à leur place.

Restons simples. La simplicité faisait également partie de l'idée, une simplicité qui allait jusqu'à l'humilité. Pas vis à vis des gens. Dieu, comme il s'en foutait désormais, d'eux. C'était une humilité d'un ordre supérieur. Paul se gauloise donc exclusivement la quête. Il cherche la terre vierge comme une pucelle dans un bordel sur la carte hexagonale. Ne s'aperçoit pas immédiatement, met même un temps fou à comprendre que s'il y part comme ça au gré de la rose des vents, c'est parce que l'atlas est celui d'un enfant. Il parcourt les franges des reliefs, les nappes forestières, les stries des fleuves, dessinés comme un jeu de piste, une carte aux trésors qui vaut bien celle d'une Afrique, d'une Irlande, d'une Australie. Et il se dit que les gosses de là-bas rêvaient aussi bien sur cette planche-là. N'était-il qu'un gosse se rêvant ailleurs ?

Pas vraiment ; lui manquait la foi pour ça. Il n'avait plus depuis une éternité la crédulité des enfants. Il pouvait la leur envier, il pouvait l'envier chez sa fille, mais son vagabondage dans les planches de l'atlas comme dans un monde à tiroirs n'était pas un jeu. Il n'y passait tant de temps qu'à cause d'une fermentation de tout son être qui l'alourdissait. Paul soupire devant les espaces dessinés sans pouvoir les croire ; il y avait bien des éventails de terre, mais les

routes, les villes n'y étaient pas et il sait qu'elles existent. Il regarde la saleté sur le bureau et admet qu'il doit en passer par là. D'ailleurs ce n'est sûrement pas la seule concession qui l'attend. Bon. Va quand même pas cafarder pour ça. Se carre devant l'écran allume l'engin sent aussitôt qu'il se remet sous le joug et soupire encore. L'idée qui tient bon lui inspire l'élimination ; procéder par élimination, ça, ça lui plaît assez. Département par département, en évitant d'emblée les côtiers, peuplés, saisonniers, courus d'avance.

Y était toujours à neuf heures du soir. La bouteille de whisky était sur le bureau depuis un moment. Ça lui évitait les allers retours. Mâchonnait avec ça un sandwich au pain de mie et à un fond de rillettes qu'il avait déniché avec un paquet de chips. Paul se débat avec la sensation que c'est là la seule trouvaille qu'il ait eue depuis midi ; s'éviter les allers retours au bar. Si on pouvait écraser les yeux dans des poignes et les remettre bien malaxés dans les orbites d'un pauvre bougre, alors il serait le pauvre bougre. L'en est, ou pas loin, à espérer une repousse de neurones sous le brûlis de ses cornées. L'élimination progressait. Pas de quoi se réjouir pourtant. Tous les sites y étaient passés, départementaux, de cartographie. Et Paul se serait tapé ce qu'il lui restait de tête contre les murs pour échapper enfin au canevas des routes, aux tranchées des autoroutes. Il y en a partout, dans ce foutu pays, reliant les bourgs, les villes, les zones d'activité, les enseignes à l'envi, les humains à la con. Ou des rails, des centrales, des câbles. Il y avait du terrain sans, bien sûr. Il y en avait encore un peu. Mais aucun qui semblât à Paul suffisant pour se targuer d'être un territoire.

Il essayait de mesurer les kilomètres jusqu'à leur donner une idée de *distance*, se raisonnait aussi sachant qu'il lui en faudrait bien quelques uns, de ces commerces. Seulement il les voulait là où les trouver reviendrait à partir en safari, une fois par mois disons. Et pour l'heure tout ce qu'il trouve c'est une putain de migraine. Vers onze heures, quand il a éteint la saleté, Paul était aussi vidé que s'il avait passé son temps à mater du porno, chose qu'il ne faisait plus depuis six bons mois. Notable progrès dans son existence.

Paul tel un pauvre de lui à trois heures et demie du matin s'est levé caleçon de travers, avec une mine de bouc hirsute qu'il tient un peu en arrière pour compenser le poids de sa bedaine. Il a un pas d'auto-tamponneuse. S'est couché il y a peu somme toute avec une cuve pleine à ras-crâne, effondré dans un premier sommeil brancardier. Mais un souvenir, un tambourin de mots l'en avait sorti. Fût-ce un rêve ou pas – il rêvait souvent et s'en rappelait par pans entiers, des rêves qu'il croyait le fait d'une jeunesse lui reprochant de l'avoir lâchée – c'était assez puissant pour remonter l'abrupt d'une gueule de bois. *Le triangle noir.*

C'étaient ces trois mots cabalistiques qui l'obligeaient ainsi à mettre absolument un sens dessus. Peut-être qu'il les avait vu passer dans l'après-midi, peut-être qu'ils étaient là depuis bien plus longtemps, attendant leur heure. A moins que l'ange souffleur ne dormît point et ne désespérât un peu de l'incurie du candidat. Alors il cherche. Il rallume l'engin malgré tout ce qu'il lui en coûte. La réponse est là ; le triangle noir, zone du Quercy